

Tumuli

Michel Quint

neder-
landse
versie
p. 175

Les terrils du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais sont des tumuli, des tombeaux avec de la vie enfermée dedans. Pas des cônes de schistes et de grès, de résidus houillers ainsi qu'il paraît. Ils sont comme ces petites collines des toundras où les chefs scythes étaient ensevelis avec armes, bijoux, bagages et toute leur suite vivante, à cheval pour l'éternité. Des hypogées. À cette différence que le trésor des terrils n'est pas destiné à accompagner des âmes dans l'au-delà, il est un immense ex-voto qui empêche de mourir complètement une région et ceux qui l'ont faite. Il y a là-dessous des mondes enfouis depuis 1734, date des premières découvertes du charbon gras, avec des veines aux noms de femmes, Cécile, Louise, où circule le sang noir de la terre. De l'histoire tragique, glorieuse, indigne parfois de la République, et les magnifiques existences de gens anonymes. Vivantes.

Mes deux grands-pères étaient mineurs et je regardais, non loin de Lens, à Leforest où je suis né, les mineurs remonter à pied, après le poste du matin ou après celui de la nuit, le long de la voie ferrée des houillères. Ils se ressemblaient tous, noirs de figure comme ces minstrels américains qui singeaient les Noirs au début du XX^e siècle, comme Al Jolson, le chanteur de jazz. Ils ne chantaient pas le jazz, mais beaucoup étaient musiciens, faisaient partie d'harmonies, de brass-bands, jouaient lors des cortèges de mariages polonais (Que je suivais avec mon grand-père et son cornet à pistons pour une part de gâteau) et, sous le masque noir, les origines, la beauté, la laideur disparaissaient. Polonais, Italiens, Marocains, Kabyles, gens d'Artois et de Hainaut. Tous ils étaient les oncles Tom du progrès industriel. De fiers esclaves qui se croyaient des dieux. Et qui n'étaient que des héros. Parce que durant ces deux siècles et demi toutes les usines de la région, de textile, de métallurgie, ont été tributaires de l'énergie fournie par le charbon, dans les unités de production mais aussi dans les centrales thermiques. La mine, l'extraction du charbon, est à la base des grandes fortunes de notre région. Et paradoxalement le dangereux labeur des mineurs permettait ainsi d'asservir d'autres membres de la classe ouvrière. Les courées de la métropole lilloise, habitat-ghetto en forme de labyrinthe sans minotaure, étaient une réplique des corons du bassin minier organisés en barreaux, espèce de prison symbolique comme l'Escorial figure le gril du martyr de saint Laurent. On a réhabilité les corons, salle de bains, toilettes et tout-à-l'égout, des locataires payants ou les ayants droit des mineurs y habitent ou les rescapés de la silicose, depuis la fermeture du dernier puits, le 9 de l'Escarpelle le 21 décembre '90. Demeurent aussi des curiosités, quelques chalets autrichiens préfabriqués, aux murs de planches noircies et au toit à double pente raide, totalement incongrus. À Leforest un de mes adversaires au football-pâturage habitait un de ces

171

Méricourt, herdenkingsmonument voor de grootste Europese mijnramp in Courrières, waarbij in 1906 1099 mensen om het leven kwamen / Méricourt, « Parcours des rescapés » commémorant la plus importante catastrophe minière d'Europe, à Courrières en 1906, qui coûta la vie à 1099 personnes.

chalets. En revanche les ingénieurs des houillères étaient logés face aux coronas, en regard d'eux, afin que le mineur ait toujours sous les yeux la mesure de son statut social, dans des sortes de forteresses carrées avec parc et mur d'enceinte, qui sont passées dans le domaine privé.

Les mêmes demeures arrogantes étaient réservées aux médecins « de la compagnie », seuls habilités à soigner la silicose des mineurs, à remplir le carnet de santé d'où le malade arrachait un double carbone, genre d'ordonnance, pour aller chercher des médicaments à la caisse de secours, à Oignies si mes souvenirs sont bons, c'est-à-dire au diable pour beaucoup. Mon grand-père maternel était porion, quelque chose comme contremaître, fils de marchande de charbon, tenancière aussi d'un estaminet avec gallodrome, et par une sorte de réflexe d'aristocrate ouvrier, il n'a jamais voulu se faire soigner par le médecin des houillères ni fréquenter la caisse de secours. Il payait. Quand l'ultime maladie de ma grand-mère a coûté trop cher, qu'il a dû appeler le médecin de la compagnie, j'étais présent. Est arrivé un hobereau obèse avec des guêtres, comme s'il revenait de la chasse. Il n'a même pas ausculté la malade et a refusé toute ordonnance et toute hospitalisation. Alors j'ai commencé par menacer de lui casser la figure puis, plutôt, d'écrire à tous les journaux nationaux. Il a signé un bon d'hospitalisation de quelques jours. C'était en soixante et onze, j'ai eu l'impression de prendre la Bastille. Mon grand-père n'a jamais non plus voulu habiter un coron. Il a utilisé le paternalisme des HBNPC (Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais) pour acheter une maison désolée, au sol de terre battue, et l'aménager, y poser un dallage. Mais par chez nous on n'échappe pas au monde souterrain. Enfant j'entendais des bruits sourds retentir sous mes pas, dans la cuisine, la salle à manger de mes grands-parents, les deux, à Leforest et à Raimbecourt, deux bourgs distants de quatre kilomètres. Comme si les lieux étaient hantés. Certains esprits simples, voyant se déplacer légèrement des meubles, croyaient à des esprits, des fantômes d'ensevelis qui revenaient se venger. Le gamin que j'étais, lecteur de romans gothiques, de Mary Shelley et de Charles Maturin, y aurait cru si on ne lui avait expliqué que ces pièces qui se creusaient au point qu'il se faisait au milieu une grande flaque presque à s'y noyer quand ma grand-mère lavait à grande eau, ce tonnerre souterrain était dû aux échos des dynamitages de veines et à l'affaissement d'un sol percé de galeries au point de se ratatiner, de n'avoir plus de consistance. Ainsi, les vivants, les gens de la surface, s'enfonçaient au royaume du dessous, rejoignaient sans mourir pour autant les travailleurs des enfers. Et pourtant ces gueules noires tiraient la lumière des ténèbres et, quand elles se débarbouillaient, l'apportaient au jour. Ces hommes ressuscitaient quotidiennement d'une grande sépulture.

Ce grand-père maternel, ancien combattant de la bataille de la Somme, de la caverne du Dragon au chemin des Dames, de Verdun, croix de guerre, cité à l'ordre de l'armée, gazé et revenu au front, a été aussi enseveli deux fois dans les galeries minières. Il s'en est sorti et, du haut de son mètre soixante-trois,

m'expliquait que s'échapper des galeries effondrées par un orifice minuscule est à chaque fois une renaissance : il suffit que la tête passe et le reste du corps peut aussi être délivré.

Ces mineurs étaient aussi les ombres de tous ceux qui habitent toujours là-dessous, les 1099 morts de Courrières en mars 1906. Un coup de grisou, prévisible parce qu'un incendie couvait, a eu lieu alors que 1800 hommes étaient au fond, et le feu a parcouru 110 kilomètres de galeries en moins de deux minutes. Les secours se sont organisés tant bien que mal et après trois jours la direction a décidé d'étouffer le feu pour préserver les installations. Ce qui condamnait d'éventuels survivants. Treize hommes sont remontés, seuls, par miracle, vingt jours après la catastrophe. Et un dernier après vingt-quatre jours, retrouvé par les secours bénévoles allemands qui possédaient seuls des masques à gaz. On a enterré les morts dans une fosse commune, « le silo », une sorte de tumulus officiel, vite fait sous la neige. Après on a chassé les veuves de leurs habitations et quand 60 000 ouvriers se sont mis en grève milieu mars, Clémenceau a envoyé 30 000 gendarmes et soldats pour briser le mouvement. Quand même le repos hebdomadaire des mineurs a été acquis à ce moment. L'immigration, celle des Kabyles par exemple, en procède aussi.

Ce n'est pas tout : ces gueules noires étaient également les tués et les licenciés des grèves de novembre 48, après la nationalisation des houillères en 46, quand Maurice Thorez du PC et Jules Moch du PS font donner la troupe contre ceux qui triment sans cesse depuis la Libération pour la reconstruction nationale et refusent une baisse de salaire. Thorez disait qu'il fallait « se dévouer sans compter ». Elles sont également les ombres des mineurs polonais renvoyés chez eux en juillet 34 avec trente kilos de bagages. Mon grand-père maternel, qui n'oubliait pas le versant obscur de l'histoire, m'a emmené sur le carreau de la fosse 10 des mines de l'Escarpelle, à Leforest, là où est le terril numéroté 212, pour dire, à l'enfant que j'étais, les trahisons des gouvernants après les lois de 32 de « protection de la main-d'œuvre nationale » et l'indignité des autres habitants de la cité du Bois qui se disputaient les dépouilles laissées par les bannis, du mobilier, de la vaisselle, quelques pauvres hardes. Il me montrait le chevalement, les molettes qui tournaient en haut, les wagonnets qui déversaient leur charge au sommet du cône noir, et me disait que c'était un sablier qui mesurait le temps. Je crois qu'il l'annulait.

Les terrils sont désormais une marque d'éternité.

La Galerie du temps

Il est un autre monument, ce qui est destiné à demeurer, qui n'a l'air de rien et qui résume le destin d'une région : le stade Félix Bollaert, du nom du président du conseil d'administration des Mines de Lens, fief du Racing Club de Lens. Ce club de football a été créé en 1906, année de la catastrophe de Courrières, comme si onze joueurs pouvaient symboliquement ressusciter 1100 mineurs

morts. Un pour cent. L'équipe de départ était surtout composée de mineurs polonais, la compagnie a prêté un terrain et l'épopée a pu commencer, jusqu'à des titres nationaux et européens. Avant ces exploits, les houillères ont aussi en 69 cessé de financer le club qui est redevenu amateur. Mais il a vite retrouvé son statut parmi l'élite: dans le bassin minier on n'accepte pas la fatalité parce qu'on sait qu'elle est comme le numéro d'un prestidigitateur : truquée. En revanche, qui n'a jamais entendu tout le stade chanter « Les Corons » de Pierre Bachelet n'a jamais touché l'âme, l'être profond d'un peuple, comme il se produit aussi à Manchester ou à Cardiff quand les tribunes recréent le monde, l'enchantent. Les calendriers n'ont pas cours ici, ni les vieilles haines. Ainsi le maillot, sang et or, est un rappel de l'occupation espagnole qui a cessé au milieu du XVII^e siècle. Le temps, le temps, et l'histoire, toujours en filigrane.

Faut-il rappeler que la région est un lieu de tourisme militaire depuis des siècles, zone interdite, pas occupée, interdite, rattachée à Bruxelles, que nous n'étions plus véritablement en France pendant la Seconde Guerre mondiale? Que les puits de mines ont été réquisitionnés par l'occupant durant les deux derniers conflits ? Et que la Résistance y a écrit d'humbles pages héroïques ? Nous sommes un cœur qui n'a jamais cessé de battre.

Aujourd'hui, dans une ville et une région dévastées par le chômage, entre un terril et le stade du RC Lens, le Louvre est sorti de terre comme une rédemption aux enfers anciens. On se gare près du stade, on marche le long d'un coron réhabilité comme pour une promenade patrimoniale, et on arrive devant une esplanade de cercles végétaux avant de pénétrer dans le bâtiment d'accueil aux modules transparents et également circulaires. J'ai été un des premiers à y rencontrer le public, peu après l'inauguration, pour parler du tableau de Delacroix, « La Liberté guidant le peuple », à propos duquel j'avais commis un opuscule irrévérencieux « Mademoiselle Liberté ». Il y avait dans l'assistance très nombreuse des familles très modestes, d'ici, de Lens, habillées en dimanche, les gamins la raie bien dessinée, la barrette à paillettes ou le cheveu hérissé de gel, les parents raides de fierté. Dedans il y a la Galerie du temps. Comme les mines étaient faites de galeries. On parcourt l'histoire de l'humanité au fil des créations artistiques de l'homme. Ces familles y déambulent cérémonieusement, se penchent pour lire les cartouches sous les œuvres, avec une révérence, un respect pour la beauté exposée. Un regard sévère du père et le gosse étranger aux musées jusque-là, qui aurait eu la tentation de toucher le tableau, le bas-relief, se retenait, apprenait la contemplation artistique. Le Louvre a permis à ces obscurs de découvrir le sacré et d'y prendre leur part légitime, de se faire leur antedestin à eux.

Au début des années '90, les anciens mineurs de la région d'Arenberg ont éprouvé le même sentiment quand Claude Berri a tourné chez eux une adaptation du « Germinal » de Zola. Ils ont participé à l'aventure comme ils auraient bâti un temple.

mondial de l'UNESCO. On peut s'en servir pour skier l'hiver. Activité coûteuse, à quoi les mineurs n'auraient même pas osé rêver, qui pourrait constituer désormais une insulte à leur mémoire, et qui n'est même pas une revanche mais un acte ironique, une dernière victoire sur le sort contraire, comme les pique-niques des Romains sur les tombes de leurs défunts. Beaucoup sont maintenant couverts de végétation, d'arbres. Sur certains poussent des orchidées parce que le souffle des hommes disparus est toujours chaud en eux, qu'ils vivent encore. ■

nederlandse versie

Tumuli

Michel Quint

De terrils uit het steenkoolbekken van Nord-Pas-de-Calais zijn tumuli, tombes waar leven in opgesloten zit. Geen kegels van schist of van zandsteen, van steenkoolresten zoals je op het eerste gezicht denkt. Ze zien eruit als heuveltjes in de toendra's, waar Scytische stamhoofden lagen met hun wapens, juwelen, bagage, hun hele nog levende gevolg, te paard voor de eeuwigheid. Onderaardse bewoners. Met dat verschil dat de schat van de terrils niet dient om de zielen van de overledenen in het hiernamaals te vergezellen: het is een immense ex voto die ervoor zorgt dat een streek en haar makers niet helemaal sterven. Eronder gaan werelden schuil, sinds 1734, de dag waarop de eerste vette steenkool werd ontdekt, met aders die vrouwnamen droegen – Cécile, Louise – en waarin het zwarte bloed van de aarde vloeit. Restanten van een tragische, roemvolle geschiedenis, soms ook van gebeurtenissen de Republiek onwaardig, en van het prachtige bestaan van anonieme mensen. Levende mensen.

Mijn beide grootvaders waren mijnwerkers, en niet ver van Lens, in Leforest waar ik geboren werd, zag ik hoe de kompels na de vroege of late shift te voet gingen langs de spoorweg die het steenkoolbekken doorkruiste. Met hun zwarte gezicht leken ze allemaal op elkaar, zoals de Amerikaanse minnestrelen die aan het begin van de twintigste eeuw de zwarte artiesten na-aapten, zoals jazzzanger Al Jolson bijvoorbeeld. Ze zongen geen jazz, maar velen waren muzikant, maakten deel uit van een harmonie, een brassband, begeleidden Poolse huwelijksstoeten (die ik samen met mijn grootvader en zijn piston volgde, in ruil voor een stuk taart), en onder dat zwarte masker verdween alles – hun afkomst, lelijkheid of schoonheid. Polen, Italianen, Marokkanen, Kabylen, mensen uit Artesië

en Henegouwen. De Uncle Toms van de industriële vooruitgang. Trotse slaven die geloofden dat ze goden waren. En die slechts helden waren. Omdat twee en een halve eeuw aan één stuk alle fabrieken in de streek, zowel de textiel- als de staalfabrieken, afhankelijk waren van de energie die door de steenkool werd opgewekt in productie-eenheden en warmtecentrales. De mijn, de steenkoolwinning ligt aan de basis van de grote fortuinen in onze streek. Maar paradoxaal genoeg zorgde de gevaarlijke arbeid van de kompels ervoor dat ook de werklieden uit andere takken van de industrie werden onderworpen. De cités in de Rijselse metropool, gettoachtige woonwijken die eruitzagen als labyrinten zonder minotaurus, waren replica's van de met traliehekken afgesloten mijnwerkerscité, een soort symbolische gevangenis, zoals het Escoriaal symbool staat voor de marteldood van de heilige Laurentius die op het rooster stierf. De mijnwerkerscités werden gerestaureerd, de huisjes zijn voortaan uitgerust met badkamer, toiletten en waterleiding en worden sinds de sluiting van de laatste put op 21 december 1990, de nummer 9 van het Escarpellebekken, bewoond door huurders of door rechthebbenden van de mijnwerkers, en door wie aan stoflong wist te ontsnappen. Voorts zijn er een aantal rariteiten bewaard gebleven, een aantal totaal misplaatste prefab Zwitserse chalets met pikzwarte houten muren en steil zadeldak. Een van mijn tegenstanders bij het weilandvoetbal woonde in zo'n chalet. De mijningenieurs woonden vlak tegenover de cités, zodat de koppel zich altijd bewust was van zijn sociale rang, maar dan in een soort vierkante versterkte burcht, met park en ringmuur – gebouwen die thans in particulier bezit zijn.

Hetzelfde soort arrogante panden was bestemd voor de artsen 'van de maatschappij', de enigen die gemachtigd waren de stoflong van de mijnwerkers te behandelen, hun medisch carnet in te vullen waaruit de zieke een met carbon gemaakte kopie scheurde, een soort voorschrift, en daarmee zijn medicamenten kon ophalen bij de hulpkas van Oignies, als mijn geheugen me niet in de steek laat, wat er voor de meesten op neerkwam dat ze naar de hel konden. Mijn grootvader van moederszijde was ploegbaas, iets als opzichter. Zelf was hij de zoon van een kolenverkoopster die ook een *estaminet* met *gallodroom* uitbaatte, en in een soort aristocratische arbeidersreflex heeft hij altijd geweigerd zich door de bedrijfsarts te laten verzorgen of naar de hulpkas te gaan. Hij betaalde. Toen de laatste ziekte van mijn grootmoeder te duur werd en hij noodgedwongen de bedrijfsarts liet komen, was ik daarbij aanwezig. Een zwaarlijvig personage met beenkappen maakte zijn opwachting, alsof hij van de jacht kwam. Hij heeft de zieke niet eens met een stethoscoop onderzocht en weigerde enig medicijn of een ziekenhuisopname voor te schrijven. Waarop ik dreigde hem verrot te zullen slaan, of liever, naar alle nationale dagbladen te schrijven. Hij ondertekende een bon voor een paar dagen ziekenhuisopname. Het was in 1971, ik had het gevoel dat ik de Bastille had ingenomen. Mijn grootvader heeft ook altijd geweigerd in een mijnwerkerscité te wonen. Hij maakte gebruik van de bevoogding van zijn bedrijf, de HBNPC (Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais), om een

treurig huisje te kopen met een vloer van aangestampte aarde, dat in orde te brengen en de vloer te betegelen. Maar bij ons ontsnap je niet zomaar aan de onderaardse wereld. Als kind hoorde ik onder mijn voetstappen doffe geluiden opklinken, in de keuken, de eetkamer van mijn grootouders, in beide huizen, zowel in Leforest als in Raimbeaucourt, twee gehuchten op vier kilometer van elkaar. Alsof het er spookte. Dat de meubelen lichtjes van hun plaats schoven, overtuigde sommige naïeve lieden ervan dat het geesten waren, spoken van overledenen die wraak kwamen nemen. Als joch verslond ik de gruwelverhalen van Mary Shelley en Charles Maturin, en ik zou op mijn beurt in spoken hebben geloofd, als men me niet had uitgelegd dat het ondergrondse gerommel in de kamers – die zo diep doorbogen dat in het midden, wanneer grootmoeder met veel water schrobde, een grote plas ontstond waarin je haast kon verdrinken – dat dat gedreun te wijten was aan de echo van de gedynamiteerde mijnaders en aan de verzakking van een bodem die zo doorzeefd was met schachten dat hij bros werd. Zo zonken de levenden, de mensen van de oppervlakte, weg in het onderaardse rijk, voegden ze zich zonder daarom dood te gaan bij de arbeiders van de hel. En toch wist hun zwarte smoel licht aan de duisternis te onttrekken, en als ze zich wasten, kwam die klaarte weer voor de dag. Na een grote teraardebestelling verzezen die mannen, telkens en telkens opnieuw.

Mijn grootvader van moederszijde was oud-strijder van de gevechten aan de Somme, van de Drakengrot tot de Chemin des Dames, van Verdun – oorlogskruis, eervolle vermelding, gasaanval gevolgd door zijn terugkeer naar het front –, en daarna werd hij tweemaal levend begraven in de mijnschachten. Hij kon ontsnappen, en vanaf zijn een meter drieënzestig legde hij uit dat je de ontsnapping via de minuscule opening van een ingestorte mijngang alleen als een wedergeboorte kunt zien: als je hoofd erdoor kan, wordt de rest van je lichaam vanzelf verlost.

De mijnwerkers zijn de schimmen van wie voorgoed onder de grond woont, zoals de 1099 dodelijke slachtoffers van Courrières in 1906. Een mijngasontploffing die voorspelbaar was, want er woedde een brand terwijl 1800 mannen beneden zaten en het vuur in minder dan twee minuten tijd honderdentien kilometer aflegde. Zo goed en zo kwaad als dat ging, werd een reddingsactie op touw gezet, maar na drie dagen besloot de directie het vuur te blussen om de installaties te sparen. Hierdoor werden mogelijke overlevenden ter dood veroordeeld. Twintig dagen na de catastrofe zijn dertien mannen, als bij wonder, boven de grond gekomen, op eigen kracht. En een laatste werd na vierentwintig dagen teruggevonden door Duitse vrijwilligers, de enigen die gasmaskers hadden. De doden werden begraven in 'de silo', een massagraf – een soort officiële tumulus die in de gauwte onder de sneeuw werd uitgegraven. Nadat de weduwen uit hun woningen waren weggejaagd en 60.000 arbeiders midden maart begonnen te staken, stuurde Clemenceau 30.000 gendarmes en soldaten op hen af om het verzet te breken. Enig lichtpuntje: de wekelijkse rustdag van de mijnwerkers werd toen verworven. Ook leidde het tot de immigratie van Kabyalische arbeiders.

Maar dat is nog niet alles: bij de stakingen van november 1948 werden opnieuw mijnwerkers gedood of ontslagen. De stakingen waren een reactie op de nationalisering in 1946 van de mijnen, en Maurice Thorez van de communistische partij en Jules Moch van de Socialistische partij zetten toen het leger in tegen mensen die zich sinds de bevrijding onafgebroken hadden afgebeeld voor de nationale wederopbouw, maar die nu een loondaling weigerden te aanvaarden. Thorez zei dat ze zich ‘belangeloos dienden in te zetten’.

De mijnwerkers zijn ook de schimmen van de Poolse arbeiders die in juli 1934 naar huis werden teruggestuurd met dertig kilo bagage. Mijn grootvader van moederszijde kon de onverkwikkelijke historie niet uit zijn hoofd zetten en nam me mee naar het terrein van put 10 van de mijnen van Escarpelle in Leforest, waar terril 212 ligt. Jong als ik was moest ik toch weten, vond hij, hoe de bestuurders de wetten hadden verraden betreffende de ‘bescherming van de nationale arbeidskrachten’ uit 1932, hoe boos hij was op de overige bewoners van de Du Bois mijnwerkerscité, die ruzieden over de achtergelaten bezittingen van de bannelingen – wat meubilair en vaatwerk, een paar sjofele lompen. Hij liet me de schachtbok zien, de draaiende kabelwielen bovenaan, de lorries die hun last op de top van de zwarte kegel uitkieperden, en hij zei dat het een zandloper was, die de tijd mat. Ik denk dat hij de tijd tenietdeed.

Tegenwoordig zijn de terrils een teken van eeuwigheid

Een ander monument is eveneens voorbestemd om te blijven bestaan. Het ziet er niet uit en het vat de lotsbestemming van de hele regio samen: het Felix Bollaertstadion, genoemd naar de voorzitter van de beheerraad van de Compagnie des Mines de Lens en thuishaven van Racing Club de Lens. De voetbalclub werd opgericht in 1906, het jaar van de ramp van Courrières, alsof elf spelers konden zorgen voor de symbolische verrijzenis van elfhonderd dode mijnwerkers. Eén procent. Het oorspronkelijke team bestond hoofdzakelijk uit Poolse kompels, het bedrijf stelde een veld ter beschikking, en de saga kon beginnen, met nationale en Europese titels als gevolg. Maar voordat die krachttoeren verricht konden worden, hield de mijnbouwmaatschappij in 1969 op de club te financieren, zodat die weer bij de amateurliga werd ondergebracht. Binnen de kortste keren echter heroverde het team zijn profvoetballerstatus: in de mijnstreek leg je je niet zomaar neer bij het noodlot, want je weet dat het een truc is, zoals een goochelnummer. Maar wie nooit Pierre Bachelets ‘Les corons’ als uit één mond in het stadion heeft horen opklinken – zoals in Manchester of Cardiff, waar de tribunes op hun beurt de wereld herscheppen, betoveren –, heeft geen benul van de ziel, het diepe wezen van een volk. Kalenders verlopen er niet, oude vetes evenmin. Zo is het goud en rode truitje een verwijzing naar de Spaanse bezetting die in het midden van de zeventiende eeuw eindigde. De tijd, de tijd, en de geschiedenis, altijd op de achtergrond aanwezig.

Ik hoef dus niet te zeggen dat de regio eeuwenlang legers over de vloer heeft gekregen – dat ze nu eens verboden onbezett territorium was, dan weer verboden bij Brussel geannexeerd grondgebied – en dat we tijdens de Tweede Wereldoorlog niet echt meer in Frankrijk lagen? Dat de mijnputten tijdens de laatste twee conflicten door de bezetter werden opgeëist? En dat het verzet er een bescheiden aantal heldhaftige bladzijden heeft geschreven? We zijn een hart dat nooit heeft opgehouden te kloppen.

En in deze door werkloosheid geteisterde stad en regio is nu, tussen een terril en het stadion van RC Lens, het Louvre uit de aarde opgerezen als een verlossing uit de hel van weleer. Je parkeert in de buurt van het stadion, maakt een soort erfgoedwandeling langs een gerestaureerde cité en bereikt een in vegetale kringen aangelegd plein voor je de doorzichtige, eveneens cirkelvormige modules van het ontvangstgebouw betreedt. Ik was een van de eersten die het publiek er kort na de opening mocht verwelkomen, voor een toespraak over *De vrijheid leidt het volk*, het schilderij van Delacroix, waarover ik het oneerbiedige werkje *Mademoiselle Liberté* had geschreven. In het publiek bevonden zich vele bescheiden gezinnen van hier, uit Lens. Ze waren op hun paasbest, jongetjes met een nette streep of gel in het haar, meisjes met glinsterende speldjes, hun ouders blakend van trots. Binnen daal je af in de put van de tijd. Zoals de mijn een put was. Je overloopt de geschiedenis van de mensheid op het ritme van haar artistieke scheppingen. De gezinnen lopen er eerbiedig rond, men buigt zich voorover om de kaartjes onder de werken te lezen, vol bewondering en respect voor de tentoongestelde schoonheid. Een strenge blik van de vader, en het joch dat tot dan toe geen voet in een museum heeft gezet, onderdrukt zijn aandrang om een schilderij, een bas-reliëf aan te raken, leert hoe het naar kunst moet kijken. Dankzij het Louvre maken deze groentjes kennis met het sacrale en kunnen ze het aandeel claimen dat hun van rechtswege toekomt, ingaan tegen het lot dat voor hen was weggelegd.

Begin jaren 1990 hadden de voormalige mijnwerkers uit de regio Arenberg een soortgelijke ervaring toen Claude Berri bij hen een verfilming draaide van Zola's *Germinal*. Ze namen deel aan het avontuur als ging het om de bouw van een tempel.

Het arrondissement Nord-Pas-de-Calais telt 339 terrils. Daarvan behoren er 51 tot het werelderfgoed van de UNESCO. 's Winters kun je er skiën. Een dure hobby, waarvan de kompels nooit hadden durven te dromen, die je als een affront voor hun nagedachtenis kunt zien, en die niet eens een revanche is, maar een ironische daad, een laatste overwinning op een tegendraads lot, zoals de picknicks van de Romeinen op de graven van hun overledenen. Vaak zijn ze met groen, met bomen beplant. Op sommige heuvels groeien orchideeën, want in hen waait nog altijd de warme adem van de verdwenen mijnwerkers, die zo voor- goed blijven leven. ■ (Uit het Frans vertaald door Katelijne De Vuyst)

